

Magali Collet / Isabelle Villain

Extrait de

In vino veritas

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2023, Taurada Éditions

Prologue

Été 1999

La lumière de la fin d'après-midi donne au paysage une teinte jaunâtre, que seul le vert des arbres placés de part et d'autre de l'allée vient rompre. À l'ombre du troisième chêne, deux enfants sont assis en tailleur. L'emplacement est stratégique. En effet, ce dernier, situé à égale distance du portail et du château, leur offre toute la discrétion nécessaire à leurs jeux.

Le plus âgé des garçons ouvre avec précaution une boîte en métal. Il en examine le contenu avec attention. Le plus jeune fait de même avec la sienne. Déçu, il le regarde d'un air accusateur :

« Il ne me reste que sept billes. Je suis sûr que tu m'en as volé !

– C'est faux ! En plus, tu m'en dois trois !

– C'est pas vrai ! Tu mens ! C'est toi qui m'en dois, j'ai gagné la dernière fois !

– Peut-être, mais tu n'as pas respecté la règle.

– Quelle règle ?

– On avait dit qu'il fallait se faire peur, mais sans que ce soit dangereux. Et en mettant du fil de pêche dans l'escalier, tu as failli faire tomber maman.

– Mais elle n'est pas tombée, tu as coupé le fil avant !

– Heureusement pour toi, parce que tu te serais bien fait engueuler. Une, tu n’as pas respecté la règle, deux, j’ai vu ton piège et je l’ai désamorcé. Alors, c’est moi qui ai gagné.

– Ça veut dire quoi “désamorcé” ?

– Tu chercheras, tu seras moins bête ! Allez, donne-moi les billes. »

À contrecœur, le petit Mathias attrape trois billes du bout des doigts et les laisse tomber dans la main de son grand frère.

« Je dirai à papa que tu me les as volées et il te grondera !

– Je lui dirai que tu mens !

– C’est pas vrai ! Je ne mens pas. C’est parce que tu as insisté et que tu es plus fort que moi. Je suis sûr que tu allais me taper si je ne te les avais pas données.

– T’es qu’un menteur. Tu étais d’accord pour qu’on joue.

– Oui, mais, toi, tu aurais dû dire non. Tu es le plus grand.

– Je suis le plus grand quand ça t’arrange. Eh bien, puisque c’est comme ça, reprends-les tes sales billes, j’en veux pas. Je ne jouerai plus jamais avec toi. Jamais ! »

En disant cela, il les jette de toutes ses forces, le plus loin possible et se retourne, bras croisés, en boudant. Mathias saute de joie et se précipite pour les ramasser, en chantonnant : « Cerf, cerf, ouvre-moi ! Ou le chasseur me tuera ! Lapin, lapin, entre et viens me serrer la main. »

Il les replace dans sa boîte et se met à courir en zigzaguant entre les chênes, de l’autre côté de l’allée.

À intervalles réguliers, il regarde son frère, immobile, assis en tailleur, la tête entre les mains. Il semble

triste, et Mathias, bien qu'heureux d'avoir eu gain de cause, n'aime pas le voir ainsi. Il s'approche et lui touche timidement l'épaule :

« Augustin ! »

L'enfant ne répond pas.

« Augustin, t'es fâché ?

– À ton avis ? marmonne-t-il en croisant les bras.

– Mais je voulais juste récupérer mes billes.

– Oui, mais c'est toujours comme ça. On est d'accord au début et puis si tu ne gagnes pas, tu changes les règles.

– Non, je ne fais pas toujours ça.

– Si. Et quand je refuse, tu dis à papa que c'est de ma faute et il te croit tout le temps. Ce n'est pas juste. »

Mathias réfléchit un court instant. Il sait qu'Augustin a raison, mais il n'y peut rien, il n'aime pas perdre. Il s'assoit à côté de lui et le bouscule d'abord légèrement puis de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'ils éclatent de rire.

« O.K., tu as gagné. On est toujours frères.

– C'est vrai ? On joue à quoi, alors ?

– Pas aux billes en tout cas. »

Honteux, le plus jeune baisse la tête. Son grand frère n'est pas près d'oublier ce qui s'est passé ; d'ailleurs, Augustin n'oublie jamais rien.

Après quelques secondes de réflexion, le visage de Mathias s'illumine :

« On pourrait faire du vélo !

– Ça, c'est une bonne idée pour une fois. On va faire la course.

– Non, pas la course. Tu es plus grand et tu gagnes toujours.

– Bah, qu'est-ce que tu veux faire, alors ?

– Et si on jouait aux jeux du cirque ?

– O.K., va pour les jeux. »

Les jeux du cirque ont été inventés par Augustin. Il en est très fier. Il s'agit de se lancer à tour de rôle toute une série de défis à réaliser sans quitter leur selle. Augustin se tourne vers Mathias :

« Le truc, c'est qu'il faudrait jouer sur le chemin, y a trop de cailloux dans l'allée, on va tomber et se faire mal.

– Ben, y a qu'à demander à maman !

– Vas-y toi ! Si tu prends ta tête de petit malheureux, elle dira forcément oui. »

Mathias se lève d'un bond et se précipite à l'intérieur de la grande maison. Il en parcourt le rez-de-chaussée sans parvenir à trouver sa mère. Elle est sans doute à l'étage. Il n'a pas envie de monter et se dit que, finalement, c'est une perte de temps. Augustin a raison : elle dira forcément oui.

Après une brève hésitation, il rebrousse chemin et court à la rencontre de son frère, qui s'est chargé entre-temps de sortir leurs vélos du hangar situé à l'arrière de la propriété.

« C'est bon, Gustin ! Maman a dit oui !

– Youhou ! C'est parti ! »

Et les garçons, attrapant leurs deux-roues, se dirigent vers le portail.

C'est Augustin qui choisit le premier défi. À l'aide de brindilles, il délimite la ligne de départ et s'élance. Il pédale de plus en plus vite en s'imaginant être un avion juste au début du décollage. Il pilote en expert « l'appareil » qu'il connaît depuis toujours. Au moment de quitter la terre ferme, il enlève ses pieds des pédales, écarte les jambes et les bras, et le laisse filer à vive allure. Il compte jusqu'à cinq dans sa tête et reprend le contrôle de la bicyclette, sous le regard admiratif de son frère.

« Allez, minus ! À toi maintenant ! »

Mathias n'en mène pas large, mais il ne peut pas se dégonfler. Pas maintenant. Il monte sur son vélo, compte jusqu'à trois dans sa tête et s'élançe. Lorsque la vitesse désirée est atteinte, il retire les pieds et les mains, mais son « bolide » commence à dévier de sa trajectoire. Il ouvre précipitamment les yeux et en reprend le contrôle, dépité.

« Perdu ! s'écrie Augustin.

– C'est parce que c'est le début. À moi maintenant de te lancer un défi, et je parie que je vais gagner cette fois. »

Mathias réfléchit un instant puis, après quelques secondes, il sourit : il a trouvé. Sans dire un mot, il enlève son gilet (celui que sa mère tient à ce qu'il emporte partout avec lui, même en plein mois de juillet) et en fait un long boudin qu'il place sur ses yeux. Il le noue derrière la tête le plus fermement possible et essaie de regarder au travers. Il ne distingue plus rien du paysage.

Augustin, inquiet, l'interroge :

« Qu'est-ce que tu veux faire ?

– Tu verras bien !

– Non, on a dit “rien de dangereux”.

– On va voir si tu y arrives.

– Non ! Arrête ça ! »

Mathias ne l'écoute plus et commence à pédaler. C'est compliqué, mais il parvient à rester relativement droit. Il prend de la vitesse ! Lui aussi, il va s'envoler. Il réfléchit tout en roulant : il faut trouver quelque chose de plus difficile, sinon Augustin gagnera encore.

Son grand frère le suit des yeux et le voit s'approcher du bout du chemin privé. Même lorsqu'ils ont l'autorisation d'y jouer, ils n'ont pas le droit d'être trop près de l'intersection, jugée dangereuse par leurs parents.

Augustin se met à courir en criant, mais Mathias ne semble pas l'entendre. D'ailleurs, grisé par la vitesse, il écarte les pieds et les mains et traverse le carrefour à toute vitesse, sans remarquer le véhicule qui arrive sur sa droite.

Augustin ne se souviendra plus s'il a d'abord entendu le fracas causé par le choc, d'une grande violence, ou s'il a été surpris par le corps de son frère, soulevé dans les airs avant de retomber lourdement sur le sol, quelques mètres plus loin. Ce qu'il ne pourra oublier en revanche, c'est la vision de ses parents courant dans l'allée et le hurlement de sa mère à la vue du corps de son fils.

Puis tout s'enchaîne très rapidement. Le cerveau d'Augustin est comme déconnecté. Il y a tout d'abord des cris. Des pleurs. Puis le bruit strident des sirènes. Quelques mots réconfortants de la part des pompiers puis Mathias emporté sur une civière, une couverture dorée sur le corps, le cou maintenu par une minerve. Les yeux clos et le visage livide. Et enfin, le silence. Un silence pesant. Méprisant. Abominable. Insoutenable.

Ils se retrouvent tous les trois dans le couloir d'un hôpital où résonnent des bruits métalliques, le grincement des roues des brancards, quelques gémissements et des portes coulissantes qui s'ouvrent et se referment tout aussi brutalement.

Malgré la moiteur ambiante, Augustin est frigorifié. Son père, Michel, fait les cent pas. Sa mère est prostrée sur un siège en plastique, les mains jointes, ânonnant ce qui ressemble à une prière.

Dès qu'un médecin apparaît, toutes les familles se lèvent d'un seul bloc. Les urgences de l'hôpital sont bondées. Beaucoup de drames se sont joués sur les routes ce soir-là et, de toute évidence, un certain nombre

de vies seront brisées dans les prochaines heures. Une femme vient d'ailleurs de s'écrouler en hurlant. La phrase tant redoutée par tous est prononcée : « Nous n'avons rien pu faire. Je suis désolé. »

Le temps s'écoule si lentement. Cela fait maintenant plus de deux heures qu'Augustin et ses parents sont arrivés. Michel est à bout de nerfs. C'est la dixième fois qu'il se rend à l'accueil pour avoir des nouvelles. En vain. Son fils est toujours au bloc opératoire. Il enrage, hurle sur la pauvre femme située derrière son comptoir qui, devant la colère et la détresse de ce père, esquisse un très léger sourire de compassion.

Delphine, la mère, est quant à elle comme anesthésiée. Incapable du moindre mouvement. Elle n'ose même plus relever la tête, redoutant l'instant où un médecin viendra lui annoncer l'inconcevable.

Augustin commence à avoir faim et soif. Sa langue est rugueuse. Gonflée. Il ne se risque bien évidemment pas à adresser la parole à ses parents, car il sent au plus profond de lui que, pour son père, la sentence est tombée depuis bien longtemps : coupable !

La grosse horloge de la salle d'attente indique 22 heures lorsqu'un jeune homme en blouse blanche s'approche de Michel et Delphine.

Augustin perçoit les lèvres de l'interne remuer lentement comme dans un film dont on aurait coupé le son. Il voit la main de son père se crispier sur celle de son épouse. Au même moment, une infirmière se précipite pour maintenir Delphine, sur le point de s'évanouir.

Puis plus rien.

Que se passe-t-il ? Si Mathias était mort, ses parents ne resteraient pas là, immobiles. Mais s'il est encore en vie, pourquoi sont-ils si tristes ?

Augustin fixe sa famille pendant de très longues minutes avant de se décider à s'approcher, pas à pas,

retardant l'instant où il saurait si son frère bien-aimé a oui ou non rejoint les étoiles.

En le sentant arriver dans son dos, son père se retourne d'un coup sec et le prend par le bras d'un geste brusque. Le visage grave. Les yeux rougis.

« Ce qu'il vient de se passer, Augustin, sache que je ne pourrai jamais te le pardonner. »

1

Vingt-quatre ans plus tard

Des bruits métalliques résonnent dans le couloir. Mathias regarde fixement la paroi lui faisant face. Le plafonnier crépite en diffusant une lumière blafarde. Tout est tellement sinistre entre ces quatre murs. Froid et sans âme. Il entend à l'extérieur quelques éclats de voix, des cris : « ... vous n'avez pas le droit ! Ce n'est pas encore l'heure !... » Solitude et tristesse font partie de son quotidien depuis quelques semaines.

Et puis, soudain, le bruit d'une porte qui s'ouvre, et c'est un très large sourire de soulagement qui se dessine sur son visage : son frère est venu lui rendre visite.

« Je suis si heureux de te revoir.

– Moi aussi. Tu m'as tellement manqué. »

Aucune embrassade. Aucune effusion. Ce n'est pas le genre de la maison, mais la gratitude se lit dans son regard. Augustin agrippe les mains de Mathias et les serre de toutes ses forces.

« Raconte-moi comment tu vas.

– Non, toi d'abord. Dis-moi ce que tu deviens depuis tout ce temps.

– Je suis sincèrement désolé, j'aurais souhaité venir te voir plus tôt, mais je devais régler des affaires urgentes qui ont pris plus de temps que prévu.

– *Le principal, c'est que tu sois là, maintenant... J'ai l'impression que tu as changé depuis la dernière fois. Tu sembles avoir vieilli. C'est notre père qui te fait encore des misères ?*

– *Non, de ce côté-là, tout va bien. C'est la barbe qui fait ça. Elle me donne un côté père de famille respectable qui facilite les affaires. J'ai dû partir quelque temps faire un petit tour de France pour présenter notre vignoble dans les grands restaurants. J'ai même pu en caser sur une dizaine de cartes d'étoilés Michelin.*

– *Je savais bien que tu y arriverais. J'ai toujours eu confiance en toi. Je suis tellement content que tu sois venu. Ça me fait du bien de te voir.*

– *Moi aussi. Tu sais bien que je serai toujours là pour toi.*

– *Arrête... » rétorque Mathias, un sourire désabusé au coin des lèvres. « Tu es rentré car les bons petits plats de maman te manquaient. »*

Augustin baisse les yeux. Sa bouche se crispe très légèrement.

« Désolé, Gustin. Je ne voulais pas dire ça.

– *Laisse tomber. Aucune importance. Bon, assez parlé de moi. Je ne suis pas venu pour ça, tu dois bien t'en douter. Raconte-moi ce qui s'est passé. Comment vas-tu ? Tu n'as pas franchement bonne mine. Tu as maigri, non ?*

– *C'est clair, la cuisine n'est pas vraiment le point fort de l'établissement... »*

Mathias esquisse un sourire, mais son regard s'assombrit brusquement. Ses traits sont marqués, creusés, signe d'un manque de sommeil et d'un stress évident. En quelques semaines, il semble avoir vieilli de dix ans. Face à son frère, il sait que le temps de la récréation est désormais terminé. Il va falloir qu'il

vide son sac. Qu'il se livre sans savoir par où commencer. Tant d'événements se sont bousculés en si peu de temps. Mathias est totalement désemparé. Sa vie est un champ de ruines et son quotidien, un enfer. Comment le lui faire comprendre ? Il se reprend :

« Je pense souvent à notre vie d'avant, lorsqu'on était petits. Pas toi ? »

Augustin l'observe attentivement. Son frère essaie de donner le change, comme toujours. Même brisé, il persiste à prendre des nouvelles et à s'intéresser au monde qui l'entoure. Les apparences ont la vie dure chez les Clavery.

Mathias gagne du temps. Il parle de leur enfance, de leurs jeux idiots à l'ombre des chênes et du gâteau au chocolat de leur mère ! Il égrène les souvenirs heureux comme autant de vains talismans.

Augustin l'écoute d'une oreille distraite. Une mélodie cherche à se frayer un chemin dans sa mémoire. Lorsque son frère évoque la couleur jaune orangé de la vigne à la fin de l'été, les paroles lui reviennent tel un boomerang : Cerf, cerf, ouvre-moi ! Ou le chasseur me tuera !...

Pourquoi maintenant, après toutes ces années ? Cette comptine l'empêche d'être attentif aux mots de Mathias. Il est là pour lui, pourtant.

(Dans sa maison un grand cerf, regardait par la fenêtre...)

« Tu te souviens de l'accident ? » lui demande Mathias.

(... un lapin venir à lui, et frapper ainsi...)

Augustin sursaute :

« Pardon ?

– Tu te souviens de l'accident ?

– Tu crois que c'est quelque chose que j'aurais pu oublier ? Tu as failli y passer. »

Augustin peine à se concentrer, cette musique l'obsède.

(Lapin, lapin, entre et viens me serrer la main...)

« Je vais être sincère. J'aurais préféré mourir ce jour-là.

– Ne dis pas de bêtises, s'insurge le grand frère.

– Je sais ce que je dis. J'aurais préféré mourir, Gustin... »

Il pose ses mains sur son visage et ferme les yeux. Son rythme cardiaque s'accélère légèrement.

« ... Je crois que j'ai fait une connerie... »

L'ambiance dans cette chambre d'hôpital est si lugubre que les rayons du soleil semblent même hésiter à percer à travers la fenêtre. Derrière la porte, ce sont toujours les mêmes bruits : des brancards qui se croisent et s'entrechoquent, les allées et venues incessantes du personnel soignant et les plaintes des patients.

« Je sais ce que tu vas me dire, j'ai vraiment merdé, mais putain, Gustin, ma femme est morte ! Comment je vais pouvoir vivre sans elle ? Elle est morte depuis dix jours et je n'arrive toujours pas à réaliser que je ne la verrai plus jamais. Que je ne l'entendrai plus chanter sous la douche le matin ! Que nous ne partagerons plus notre verre de vin le soir sur la terrasse ! »

Mathias esquisse un sourire, les yeux emplis de larmes.

« C'était une femme tellement forte. Elle a traversé tant d'épreuves... pas une seule fois elle a baissé les bras. Elle s'est toujours relevée. Ma femme était mon modèle. Mon repère. Je suis complètement perdu sans elle.

– Je le sais, Mathias. Je suis avec toi et je vais t'aider. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu as choisi de fuir. Tu te doutais bien que tu allais droit dans le mur.

– Évidemment que je me suis comporté comme un con. Je n’ai pas réfléchi, mais je sais bien comment ça fonctionne. Je suis de *la maison*. Nous sommes des militaires et je connais mon équipe par cœur. J’ai vu leurs regards. D’abord compatissants et tristes, puis dubitatifs, et enfin suspicieux, du moins chez certains. Je ne peux pas leur en vouloir. Dans ce type d’affaires, on cherche toujours le coupable dans le cercle familial et dans le cas d’Aurélie, ce cercle se résume à moi. À moi seul. Alors j’ai craqué.

– Tu ne vas pas abandonner. Pas maintenant... »

Un nouvel éclat de voix résonne dans le couloir. Un cri déchirant. Augustin détourne la tête d’un mouvement brusque, l’air perplexe.

« C’est toujours la même femme. Elle appelle à l’aide toutes les heures, la nuit y compris. Elle veut que son fils vienne la chercher, mais la pauvre n’a plus de fils. Il y en a aussi une qui cherche à s’enfuir, toujours vers minuit. Elle emprunte le couloir en peignant, mais on la rattrape à chaque fois avant qu’elle prenne l’ascenseur. Ils ont certainement dû l’attacher à son lit car je ne l’entends plus. C’est ça mon quotidien en ce moment : écouter les pleurs et les cris des malades. Je sens que je ne vais pas pouvoir tenir longtemps.

– Tu dois être fort. On va trouver une solution.

– Mais que veux-tu que je fasse ? Je ne peux même pas enquêter. J’ai été mis sur la touche au moment où l’on a découvert Aurélie. J’ai tenté de négocier avec mon chef, de les aider en “off”, mais évidemment il n’a rien voulu savoir. C’est normal, au fond. J’aurais agi exactement pareil si j’avais été à sa place. Je suis passé du rôle d’enquêteur à celui de témoin puis de suspect en l’espace de quelques jours. Tu sais ce qui

est le plus dur à vivre ? C'est que je suis incapable de pleurer ma femme. Et je ne pense pas que je le pourrai tant que je ne saurai pas qui l'a tuée.

– Je suis là maintenant. Je ne te laisserai plus tomber. On trouvera ce qui s'est passé. Ensemble. »

En regardant le visage tuméfié de Mathias, Augustin fronce les sourcils. Comment, lui, le capitaine de gendarmerie, l'homme intègre respecté de tous, le fils attentionné, le mari aimant, a-t-il pu se retrouver sur un lit d'hôpital ? Il n'a plus devant lui le frère jovial avec lequel il avait grandi, mais un homme usé, prématurément vieilli, détruit par l'assassinat de sa femme.

Mathias fixe la fenêtre, située au fond de la chambre. S'il en était capable, il l'ouvrirait, et sauterait. Il est au troisième étage et sa chute serait très certainement fatale. Il ne s'imagine pas affronter les prochaines semaines sans *elle*. C'est au-dessus de ses forces. Il tente de se redresser et étouffe un gémissement. Aussitôt, Augustin se lève et replace l'oreiller, qui avait glissé sur le côté du lit.

Mathias sent que son esprit s'embrume. Les sédatifs commencent à faire effet, mais avant qu'il ne s'endorme, il doit être sûr :

« Gustin...

– Oui ?

– Dis-moi que toi au moins, tu me crois. »

Face au regard interrogateur d'Augustin, il répète sa question :

« Dis-moi que tu me crois quand je te dis que je n'ai rien fait ? Ce n'est pas moi.

– Que les choses soient claires entre nous : je ne crois pas que tu sois innocent, *je sais* que tu l'es. Je te connais par cœur et je sais ce dont tu es capable ou pas... Et certainement pas de faire du mal à Aurélie.

On trouvera le coupable, toi et moi, ensemble. Comme avant. »

Rasséréné, Mathias ferme les yeux.

Il n'est plus seul désormais.

8 mars 2022

Il est 17 heures. Aurélie est fébrile. Elle effectue des allers-retours incessants d'une œuvre à l'autre dans la salle principale du centre culturel. Cette exposition va marquer un tournant dans sa carrière, elle le sait. Elle cherche son associé, et l'aperçoit qui discute avec l'agent de sécurité situé à l'entrée. C'est un titre pompeux pour l'étudiant chargé de vérifier les cartons d'invitation, mais Louis de Bearn a tenu à ce qu'il porte ce brassard orange estampillé « sécurité ».

Cestas est une petite ville et ce vernissage promet d'être l'événement à ne pas manquer dans la région. La municipalité lui a confié la direction du centre culturel afin d'y organiser, plusieurs fois par an, des manifestations d'envergure. Celle-ci est la première de l'année. Les invités ont été triés sur le volet : investisseurs, acheteurs, notables et presse locale. La soirée s'annonce donc sous les meilleurs auspices.

La jeune femme redresse une étiquette sous un tableau et consulte son portable : trois messages. Elle regarde le premier, irritée : Karine sera en retard, une fois de plus. Décidément, cette petite l'agace au plus haut point. Elle devrait être heureuse de travailler avec eux, pourtant, elle ne se donne pas au maximum.

Le SMS suivant est sans intérêt et le dernier est de Mathias : il ne va pas tarder, le temps pour lui de rentrer se changer. Dieu merci, il n'a pas eu l'idée saugrenue de convier sa brigade au vernissage. Il a compris de lui-même qu'elle n'avait aucune envie de devoir passer la soirée avec des gendarmes, incultes qui plus est. Enfin, elle le suppose. Seule Fanny, sa collègue, sera présente. Il est à espérer qu'elle saura se tenir.

Ne laissant rien au hasard, Aurélie vérifie dans la cuisine que le traiteur a bien déposé la commande dans la chambre froide. Tout est à sa place. Les serveurs sont en train de se changer. Il s'agit, là aussi, de quatre étudiants qui navigueront entre cuisine et salle, sous la direction de Karine... Si tant est qu'elle arrive un jour.

17 h 20. Aurélie s'approche de Louis et lui pose une main sur l'épaule :

« Je vais me refaire une beauté.

– Est-ce absolument nécessaire ? Tu les fais déjà toutes pâlir de jalousie.

– Et, toi, tu n'es qu'un affreux flatteur. Mathias ne va pas tarder et apporte une cuvée spéciale à offrir à nos plus gros clients. Ils ne vont pas en revenir. Lorsque Karine daignera arriver, dis-lui de sortir le vin, en espérant qu'elle ne fasse pas de bêtise, une fois de plus. J'ai rarement vu quelqu'un d'aussi maladroit.

– Ma chère, à côté de toi, n'importe quelle femme a l'air d'une empotée. »

Aurélie sourit et s'éclipse.

Louis de Bearn la suit du regard. Cette femme n' imagine pas l'attrait qu'elle exerce sur les hommes qui la croisent et c'est en grande partie ce qui fait son charme. Elle est blonde, le teint hâlé, et a gardé de ses années de danse classique une silhouette enviée de toutes les femmes de la région. Apercevant Mathias, qui entre en

portant une caisse de vin, il se dirige vers lui en souriant.

« Je te montre où ranger ce trésor ?

– Inutile de te dire qu'il faut en prendre soin. »

Aurélie se regarde dans le miroir d'une des nombreuses salles du centre culturel et répète son discours à voix basse en se brossant les cheveux. Elle réajuste son chemisier crème et en détache les deux premiers boutons. Pas question de paraître trop austère aujourd'hui. Elle troque ses tennis confortables contre une paire d'escarpins noirs aux talons vertigineux. Son tailleur-pantalon gris pâle lui sied parfaitement.

Comme elle aimerait que sa mère soit à ses côtés ! Sa voix, tel un phare, la guide depuis toujours vers son objectif. Le choix de Cestas pour cette soirée s'est d'ailleurs imposé de lui-même, sa mère étant native de cette petite ville. Aurélie a une irrépressible envie de l'entendre. Elle décide alors de l'appeler, oubliant pour un temps la famille Clavery, Louis, Karine, et le vernissage.

Lorsqu'elle réapparaît dans la salle, les invités sont là, et le trio de jazz, engagé pour l'occasion, joue des standards qui contribuent à réchauffer l'ambiance. Elle dispense des sourires en saluant chaleureusement ses amis et ses clients puis aperçoit Mathias, en grande conversation avec Louis. Elle le rejoint et l'embrasse. Son époux la détaille avec gourmandise.

« Tu es magnifique.

– Merci. De quoi discutiez-vous ?

– Je disais à Louis que l'exposition était superbe. Vous avez fait du bon boulot.

– Tu comprends maintenant la raison pour laquelle je t'ai si souvent abandonné ces derniers jours.

– Oui, et je ne t'en veux pas. Mes parents ne vont pas tarder à arriver. Papa a eu un souci avec l'un de ses employés. Au fait, tu te souviens de Fanny ? » dit-il en désignant sa voisine.

Aurélie fronce légèrement les sourcils avant de sourire :

« Bien sûr ! Vous êtes la collègue dont Mathias ne cesse de me chanter les louanges ! Je vais finir par être jalouse ! » déclare-t-elle en riant.

Fanny rougit et balbutie :

« La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, j'étais en tenue de travail, c'est pour ça...

– Mais oui ! Bien sûr ! Si je trouve les uniformes tout à fait seyants pour les hommes, je pense qu'ils devraient être prohibés pour nous, les femmes. Quel outrage de cacher une si jolie silhouette sous un pantalon et une chemise aussi informes que disgracieux. N'es-tu pas de mon avis, Louis ? »

N'attendant pas sa réponse, elle enchaîne :

« Allez, très cher, suis-moi, il est temps d'aller faire grimper notre chiffre d'affaires. »

Les deux associés éclatent de rire, laissant Mathias embarrassé devant la mine déconfite de Fanny.

« Je t'avais prévenue qu'Aurélie pouvait être piquante parfois. Ne t'inquiète pas, elle n'a rien contre toi. Elle est comme ça avec tout le monde.

– Si tu crois que ça me rassure, tu te trompes.

– Allez, ne t'en fais pas. Tu en as vu d'autres. Je vais te chercher à boire.

– Non merci, tu sais bien que l'alcool ne me réussit pas. »

La soirée suit son cours et les verres se remplissent et se vident tout aussi rapidement.

Peu après 18 h 45, des éclats de voix retentissent au niveau de l'entrée. Aurélie s'empresse d'aller se renseigner : un homme d'une soixantaine d'années tente de franchir la barrière en jouant des coudes. L'étudiant chargé de la sécurité la regarde, embarrassé.

« Il n'a pas d'invitation.

– Laissez, je m'en occupe. Que se passe-t-il, monsieur Récamier ?

– Ce qui se passe ? Non, mais vous vous foutez de moi ?

– Moins fort, s'il vous plaît, vous allez effrayer mes invités. »

Elle sourit et déclare à haute voix :

« Ce n'est rien mes amis, un carton oublié ! Je reviens très vite. » Puis plus bas : « Qu'est-ce qui vous prend ? Suivez-moi. »

D'un geste de la main, elle intime à Louis de faire diversion et cherche Mathias du regard sans parvenir à le trouver. Elle aperçoit son beau-père qui, la voyant avec Récamier, lui emboîte le pas et tous trois quittent la salle.

Quelques minutes plus tard, ignorant tout de l'incident, Mathias entame le tour de l'exposition. Aurélie a toujours su déceler le talent d'artistes en passe de devenir des peintres reconnus et, cette fois encore, elle ne s'est pas trompée. Si Louis gère en partie l'aspect administratif de la galerie, Aurélie en est l'âme.

Devant la sculpture en *Ghostnet*¹ d'une baleine, Mathias se sent happé par les couleurs, le réalisme et la puissance du message véhiculé. Le mammifère semble l'entourer, l'appeler à l'aide. Une vague de chaleur l'envahit. Il ne sent pas sa femme s'approcher

1 Sculpture élaborée avec des filets de pêche dérivants.

avant de l'entendre chuchoter, un ton de reproche dans la voix :

« Tu n'es jamais là quand j'ai besoin de toi.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Ce qui m'arrive ? Tu dois être le seul à ne pas avoir été témoin de l'esclandre que nous a fait Récamier !

– Récamier ?

– Heureusement que ton père avec sa hantise du scandale était là, sinon je n'aurais pas pu m'en débarrasser. »

À peine a-t-elle fini sa phrase qu'un bruit de verre cassé retentit dans la réserve. Aurélie blêmit :

« J'espère que cette petite sotte n'a pas encore fait de connerie. Je te jure, elle ne terminera pas l'année à la galerie, celle-là. »

L'attention toujours fixée sur la sculpture, Mathias hoche la tête d'un air distrait tandis que sa femme se dirige vers l'arrière-salle. Lorsqu'il réalise son absence, il ne se souvient plus de ce qu'elle lui a dit. Rien d'important, sans nul doute.

Il y a tant de monde que la fenêtre est entrouverte, juste assez pour laisser entrer un filet d'air sans nuire aux œuvres exposées. Il sourit à sa mère, qui discute avec le maire et son épouse. Au moment où il s'apprête à la rejoindre, il la voit sursauter et se retourner vers la baie vitrée. Elle semble intriguée, se penche à l'extérieur quelques secondes puis referme la fenêtre.

Lorsque Aurélie revient, Mathias comprend instantanément qu'il y a un problème. Elle fait bonne figure, mais son teint joliment hâlé est bien plus pâle que d'habitude. Ses lèvres sont très légèrement pincées, signe, s'il en fallait, de sa fureur. Elle s'approche de lui sous les regards interrogateurs de quelques convives et lui chuchote à l'oreille :

« Cette abrutie a flingué trois Château d'Yquem 2005. C'est sa dernière connerie. Demain, je la vire. »

Elle se retourne et déclare à la cantonade :

« Ce n'est rien, mes amis, juste quelques bouteilles vides qui se sont brisées. Nous avons bien fait de les boire ! »

Mathias la regarde :

« Reprends-toi, ma chérie. Tu n'as pas bonne mine. Je vais gérer. Essaie de profiter de ta soirée, tu as tellement bossé pour ça !

– Je pourrais en profiter si le monde entier ne se liguait pas contre moi, aujourd'hui. Il faut que je sorte quelques minutes pour me calmer parce que là, je n'en peux plus. Tu diras à Louis que je reviens très vite.

– O.K. Ne t'inquiète pas. »

Il la voit disparaître derrière un rideau tout en continuant d'observer les œuvres. Il arrive devant l'une des pièces emblématiques de l'exposition : *Bush Leaves*¹ d'Abie Loy Kemarre. Une toile hypnotique, fascinante, qui semble s'animer au premier regard. Mathias se souvient parfaitement de la réaction d'Aurélie lorsqu'elle était parvenue à référencer cette artiste, petite-fille de la très célèbre Kathleen Petyarre². Elle pouvait passer des heures à discuter avec elle de sa terre, de ses croyances, de la sensitive, cette plante représentée dans beaucoup de ses tableaux. Une plante fragile et délicate qui s'anime et se rétracte au toucher à l'image de ses toiles intenses, presque hallucinogènes. Il se sent, cette fois encore, pénétré par la beauté de cette œuvre spectaculaire, véritable témoignage et devoir de

1 Les feuilles du Bush.

2 Kathleen Petyarre est l'une des artistes aborigènes les plus connues dans le monde.

mémoire du peuple aborigène. Il se laisse alors envahir par un flot d'émotions qui lui met les larmes aux yeux. Très vite, il suffoque. Pris d'un soudain vertige, il ressent le besoin immédiat de sortir.

En passant par l'arrière-cuisine, sans un regard pour Karine, qui essaie tant bien que mal de ramasser les derniers morceaux de verre tout en épongeant le carrelage, il atteint la terrasse puis le jardin.

L'air frais de ce début de soirée lui fait un bien fou. Ses bouffées de chaleur s'estompent peu à peu et son cœur retrouve un rythme presque normal. Aurélie lui demande depuis des mois d'aller consulter, mais il n'en voit pas l'utilité pour l'instant. Ces crises sont passagères et sans grande gravité, encore très loin de la décompensation psychiatrique, stade ultime de la maladie.

Une trentaine de minutes se sont écoulées lorsqu'il regagne la salle d'exposition, toujours un peu groggy. Il se sent endolori. Il reprend alors sa place devant le *Bush Leaves*. Il lui faut mettre des mots sur ce qui le trouble, ce qui l'aidera peut-être à recouvrer pleinement ses esprits.

Tout à son observation, il ne voit pas l'associé de sa femme, l'air inquiet, déplaçant son regard dans tous les coins de la pièce, allant et venant sans relâche entre les groupes d'invités. Après quelques minutes, lorsque Bearn arrive face à Mathias, il remarque immédiatement que ce dernier a reçu un coup sur le visage.

« Que s'est-il passé ? » lui demande Louis en pointant un bleu situé sur sa pommette.

Mathias fronce les sourcils, visiblement étonné. Il pose ses doigts sur sa joue en secouant la tête.

« Ce n'est rien du tout, j'ai eu un petit vertige et je me suis pris la porte en voulant sortir prendre l'air. Il y a un problème ? Tu sembles préoccupé.

– Aurélie a disparu depuis plus d’une demi-heure. Je pensais au départ qu’elle discutait dans l’autre salle, mais j’y suis allé et personne ne l’a vue. Tu m’as dit qu’elle allait prendre l’air, mais ça commence à faire long. Ce n’est pas son genre d’abandonner ses invités ainsi, et surtout pas pendant une telle soirée.

– Elle ne doit pas être bien loin. Elle est sans doute montée se remaquiller ou se changer. Tu la connais, tout doit toujours être parfait. Et puis elle était très énervée contre Karine tout à l’heure, elle a fait une énorme connerie.

– Encore une... Et où est-elle passée, elle aussi ?

– La dernière fois que je l’ai vue, elle était dans la cuisine.

– Bon, je monte dans le bureau. Aurélie est peut-être allée là-haut pour récupérer, mais il est grand temps qu’elle redescende. Les invités commencent à se demander où elle est. »

Mathias détourne les yeux, se sentant de nouveau irrémédiablement attiré par le *Bush Leaves*.

À l’instant où Louis de Bearn gravit les premières marches, un hurlement retentit au premier étage. Il se met alors à grimper les escaliers comme un fou, suivi de près par Mathias.

L’inquiétude fait rapidement place à la panique. Un silence pesant s’abat dans la salle d’exposition. Tous les regards des invités se retrouvent alors braqués dans la même direction.

Lorsque les deux hommes pénètrent dans le bureau, ils trouvent Karine, le visage livide, tétanisée...

À ses pieds, le corps sans vie d’Aurélie, le crâne baignant dans une flaque de sang...

Lorsque Mathias se réveille, encore perclus de douleurs sur son lit d'hôpital, il esquisse un léger sourire. Augustin est toujours à ses côtés.

« J'ai dormi longtemps ? »

– Non, une petite demi-heure, mais tu en avais besoin. Quand je vois ce que l'infirmière te met dans ta perfusion, tu dois être totalement shooté.

– Je suis fatigué, mais ce n'est pas le plus important. J'ai peur, Augustin et je suis surtout super inquiet. J'ai beau essayer de rassembler mes souvenirs, je n'arrive pas à me rappeler ce que j'ai fait avant la mort d'Aurélié. Mes collègues me l'ont demandé des dizaines de fois et je suis incapable de leur fournir une explication. J'essaie pourtant, de toutes mes forces. Et si je l'avais tuée ? Si c'était moi et que je fais un truc du genre amnésie post-traumatique ? »

Il étouffe un sanglot. Ses yeux sont gonflés. Les médicaments qu'on lui donne l'assomment, mais ne l'apaisent pas. *Ma femme est morte...* Il se répète mentalement cette phrase depuis plusieurs jours sans parvenir à lui donner une quelconque réalité.

« Tu vas déjà te calmer, frérot. Dans un premier temps, raconte-moi les derniers événements dont tu te souviens. »

Mathias ferme les yeux pour accroître encore sa concentration.

« Aurélie était très énervée contre son assistante. Elle m'a dit qu'elle avait besoin de prendre l'air. Moi, j'étais totalement sous le charme d'un tableau dont j'adore l'artiste, alors je ne l'ai pas trop écoutée, j'avoue. C'est après que je me suis mis à avoir des palpitations, des suées et des vertiges. J'ai eu besoin de sortir, moi aussi.

– Ça t'arrive souvent ce genre de truc ? »

Mathias ouvre les paupières et le regarde.

« Cela a débuté il y a environ cinq ans. On était à une expo d'art aborigène. Aurélie avait un rendez-vous avec une artiste australienne. Je suis tombé totalement sous le charme d'une peinture d'Abie Loy Kemarre. Un truc de dingue. J'étais totalement hypnotisé. Fasciné. Et j'ai commencé à avoir des symptômes étranges, puis plus rien. Et ça a recommencé quelques mois plus tard, toujours avec des œuvres de cette artiste. C'est comme si je recevais toute la passion qu'elle met dans ses toiles, toute son histoire en pleine gueule. C'est Louis qui m'a aiguillé sur le syndrome de Stendhal.

– C'est quoi ce bazar encore ?

– C'est classé dans la catégorie des troubles psychosomatiques. On est submergé par un trop-plein d'émotions et ça nous fait perdre pied, mais normalement cela ne touche que les grands amateurs d'art et les artistes eux-mêmes. Le toubib m'a dit que je n'avais pas de bol.

– Et ce syndrome pourrait expliquer tes trous de mémoire ?

– Oui, peut-être.

– Et ça peut aller jusqu'où ?

– Délire de persécution. Bouffées délirantes, d’après ce que je sais.

– Ah oui quand même... En tout cas, si ton médecin a diagnostiqué ce truc, cela peut tout à fait justifier tes absences.

– Et cette marque, ce bleu juste là ?

– Tu es peut-être tombé ?

– Peut-être... ou bien alors... »

Mathias presse ses tempes en fermant les yeux afin de se retrouver dans le noir le plus complet.

« Tu te souviens de quelque chose ? fait Augustin.

– Je crois que je me suis pris une porte, enfin plus exactement la porte vitrée qui donne sur le jardin...

Oui, c’est ça : la porte vitrée.

– On avance. Avec un peu de chance, il y aura des caméras à cet endroit et tes collègues pourront vérifier ça.

– J’espère...

– Concernant ton “syndrome truc”, je pense que c’est préférable de ne pas en parler pour le moment. Il vaut mieux avant que tu arrives à remplir ce trou dans ton emploi du temps. Fais un effort !

– J’essaie, bon sang ! Je te jure que j’essaie. »

Mathias ferme encore les yeux. Il sent qu’Augustin n’est pas totalement convaincu par son explication. Beaucoup trop de suppositions et aucune certitude. Que pourrait-il lui dire de plus ? Il y a des choses difficiles à avouer ; même à son propre frère.

Fin de l’extrait



Tournada Éditions

www.tournada.fr